

II/ LES TRANSFORMATIONS DES MODES DE VIE

A/ L'évolution des modes de vie peut être appréhendée selon la consommation et la gestion du temps

1/ Comment rendre compte de la consommation ?

a/ La consommation dépend du niveau de vie

- Il est la faculté de consommation, le pouvoir d'achat du revenu ou du salaire, exprimé en monnaie (**Jean Fourastié**). C'est un **revenu disponible**, c'est à dire l'ensemble des revenus primaires (du travail, du capital et du patrimoine) auquel on enlève les cotisations sociales et les impôts directs locaux et nationaux, et auquel on ajoute les revenus sociaux.
- Ce mode de calcul pose plusieurs problèmes :
 - Les prélèvements sur la consommation (impôts indirects comme la TVA ou la TIPP) et les revenus de transferts ne sont pas évalués. Or une partie importante du revenu potentiel peut être constituée de services gratuits ou semi-gratuits fournis par les administrations publiques. Pour évaluer le niveau de vie effectif il convient donc de chiffrer la valeur de ces services, mais il est difficile de les affecter aux individus (on ne sait pas s'ils les utilisent) sauf de façon moyenne. C'est ce que fait la comptabilité nationale avec l'indicateur de « *revenu disponible ajusté* ».
 - Le revenu suppose également de prendre en compte la composition des ménages, en tenant compte du nombre (un revenu partagé en 4 n'a pas le même pouvoir d'achat qu'un autre partagé en 2) mais aussi du fait que les besoins d'un ménage ne s'accroissent pas en stricte proportion de sa taille. Lorsque plusieurs personnes vivent ensemble, il n'est pas nécessaire de multiplier tous les biens de consommation (en particulier, les biens de consommation durables) par le nombre de personnes pour garder le même niveau de vie. On calcule donc le revenu par équivalent adulte¹.
 - Enfin, le niveau de vie intégrant le niveau des prix, et donc les problèmes rencontrés dans leur évaluation se posent (enjeu de l'inflation).

b/ La consommation relève des modes de vie :

- C'est le genre ou le mode de vie qui renvoie à toutes les manières de vie d'un individu ou d'un groupe : l'activité professionnelle, l'habitat, les loisirs, la culture, etc. Aucun indicateur unique n'est possible ! **Le mode de vie est un ensemble de caractéristiques spécifiques des comportements d'un groupe social que le sociologue ou l'ethnologue va devoir révéler.**
- Ces modes de vie sont fonction :
 - Dans une logique holiste, de contraintes externes aux individus (conditions de travail, statut social, environnement climatique, système de valeurs)
 - Dans une logique plus individualiste, des stratégies des individus qui vont arbitrer en permanence entre ces contraintes, ce qui permet de comprendre la complexité des comportements et laisse la place à des « *dissonances culturelles* » selon la formule de **Bernard Lahire**². **François Dubet** parle quant à lui de « *désenclavement des pratiques sociales* »³.

c/ La consommation et l'enjeu des besoins

- Quelle est la « vraie » nature des besoins ? Le « *besoin* » représente **une sensation de malaise**, fonction de la rationalité propre à chaque sujet, qui le pousse à **désirer une ressource économique susceptible de faire disparaître cette sensation**. En économie, le besoin s'exprime par la **notion d'utilité**. **Le besoin a deux origines : exigence naturelle et l'exigence sociale**. Il est très difficile de les dissocier car tous les besoins « naturels » prennent une forme sociale (l'habillement étant l'exemple le plus évident).
- Bien que difficile, on distingue le « **besoin obligation** » dont la satisfaction est indispensable pour vivre et le « **besoin aspiration** » qui est essentiel pour vivre en société. On a aussi classé les besoins en « **besoins primaires** » (nécessaires à la survie comme se nourrir, s'abriter, se vêtir), « **besoins secondaires** » (ils améliorent les conditions de vie : augmenter le confort de l'habitat, varier les vêtements, avoir des loisirs...), et « **besoins tertiaires** » (ils ont

¹ On utilise ainsi une échelle en terme « *d'unité de consommation* » (UC) dite « échelle de l'OCDE » qui retient la pondération suivante : 1 UC pour le premier adulte du ménage ; 0,5 UC pour les autres personnes de 14 ans ou plus ; 0,3 UC pour les enfants de moins de 14 ans (Insee utilise cette méthode). Une autre échelle, dite « de Oxford », considère que le premier adulte compte pour 1, les autres 0,7 et chaque enfant 0,5.

² « *Dans nos sociétés, de plus en plus d'individus sont amenés à incorporer des façons différentes de penser et de se comporter : on peut en même temps être ouvrier, aimer le football, apprécier la musique classique et être écologiste* » (B. Lahire, Sciences humaines n°91 février 1999 P.30).

³ François Dubet, *Dans quelle société vivons-nous ?* Seuil 1998)

pour principal objectif de montrer une appartenance sociale). Attention, il faut aussi garder à l'esprit que le mode de vie est créateur de besoins. L'appartenance à un groupe social, à une zone géographique, à une génération, à un âge etc. va être à l'origine de besoins particuliers.

2/ Les tendances générales du mode de vie des personnes, appréhendées à travers leur consommation et à partir de leur gestion du temps.

a/ *L'évolution du volume et de la structure de la consommation des ménages français :*

- **La hausse du niveau de vie des Français est liée à la hausse de leurs revenus depuis le début du XXI^{ème} siècle** du fait de la diminution du nombre de personnes par foyer avant. L'essentiel de la progression a eu lieu entre 1948 et 1978 puisqu'en 30 ans le revenu moyen s'est multiplié par environ 5. Depuis les années 1950, les salaires français ont particulièrement augmenté et, à partir de 1971, le salaire minimum a augmenté plus vite que le salaire moyen amenant un phénomène de rattrapage qui a réduit les inégalités à l'intérieur du monde du travail. On note une progression des salaires toujours inférieure à 1% annuel depuis la fin des années 1990. En 2019, en France métropolitaine, le niveau de vie médian de la population s'élève à 22 040 euros annuels. Il correspond à un revenu disponible de 1837 euros par mois pour une personne seule et 3857 euros par mois pour un couple avec deux enfants de moins de 14 ans. Les 10% de personnes les plus modestes ont un niveau de vie inférieur à 11 660 euros. Les 10% les plus aisés ont un niveau de vie 3,4 fois supérieur, au-delà de 39 930 euros⁴.

- **La consommation en France :**

- Elle a considérablement augmenté quantitativement depuis 1960, surtout entre 1960 et 1974 (+5%/ an) puis un ralentissement autour des 2 à 3% par an.
- Elle a été modifiée. Depuis les années 1960, 4 « coefficients budgétaires » ont fortement diminué : l'alimentation, l'alcool et le tabac, l'habillement et l'équipement du logement. Les autres ont tendance à augmenter : logement, chauffage, éclairage, santé (la part a doublé), transports, communications (la part s'est multipliée par 5), loisirs, culture. Le premier poste budgétaire dans les années 1960, l'alimentation, est devancé dès les années 1980 par le logement. Si ces deux grandes consommations représentent toujours environ 40% de la totalité, leur importance dans le budget total s'est inversée.

b/ *L'influence du temps dans l'évolution de la consommation : vers une appropriation personnelle des modes de vie⁵.*

- **C'est surtout le « compromis fordiste » (1945-1970)** qui a assuré une hausse des revenus et la consommation de masse.

- **Le temps de non-travail augmente** permettant de nouvelles activités et le développement des loisirs (1936, deux semaines ; 1956, trois semaines ; 1963, quatre semaines ; 1982, cinq semaines ; la semaine de 35h annualisée a permis pour certains d'obtenir des congés payés supplémentaires). Dans ce cadre **le temps est vécu de façon différente selon la catégorie sociale** et cela va avoir un effet direct sur la consommation et le genre de vie :

- **Les catégories populaires vont pouvoir utiliser le temps disponible pour augmenter, grâce aux heures supplémentaires, leur niveau de vie** (en 1968, le travailleur français faisait en moyenne 45,2 heures alors que la durée légale était de 40h). Pour cela ils auront besoin d'équipements ménagers (machine à laver, lave-vaisselle, réfrigérateur afin de stocker des achats faits en grande surface une fois par semaine etc) qui leur font économiser du temps.
- **Les catégories favorisées vont utiliser ce temps disponible pour augmenter leurs loisirs et leur consommation se fait de plus en plus à l'extérieur du foyer.**

- **Une individualisation des modes de vie se met en place, surtout à partir des années 1960** lorsque la consommation se démocratise : dès la fin des années 1960, un ménage possède en moyenne une automobile, un lave-linge, un réfrigérateur et une télévision. **Les besoins d'appartenance (à un statut et à la société) sont en moyenne satisfaits et la population va pouvoir individualiser la consommation, afin qu'elle corresponde plus aux aspirations, non plus uniquement sociales, mais personnelles** (d'autant que la génération 68 a remis en cause la consommation de masse qui « uniformise »). Cela se traduit :

- par une consommation de plus en plus « de différenciation » : gammes, bouquets de services ex : chaînes télévision, voyages « à la carte » etc

⁴ Source : TABLEAU DE BORD DE L'ÉCONOMIE FRANÇAISE - Revenus – Niveaux de vie – Pouvoir d'achat (insee.fr)

⁵ Ouvrage de référence : **Ronald Inglehart** *La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées* Economica 1993. Ouvrages faisant le point : Michel Freitag et Yves Bonny, *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, 2002. Yves Bonny *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou post modernité ?* A. Colin Coll. U 2004

- par la volonté de se couper régulièrement du monde extérieur (« cocooning » dans les années 1990, « nesting » aujourd'hui : repli sur le foyer familial)

● **A partir des années 1970, les principaux traits de la « post modernité »⁶ :**

- **La consommation de masse et la culture de masse se sont transformées en consommation et culture différenciées (culture patchwork)**, résultat de bricolages de styles de vie réalisés à partir d'éléments hétérogènes librement choisis (styles vestimentaires, activités, aménagement du domicile etc.). Les entreprises ont parfaitement cerné cette évolution de la demande et désormais adoptent des **stratégies de productions de plus en plus flexibles et différenciées** : fabrication de biens personnalisés en petites séries et multiplication des gammes.
- La structure sociale est caractérisée par une **nébuleuse de catégories moyennes** composée des ouvriers intégrés et de la partie la plus mobile des classes supérieures
- **Repli des individus sur eux-mêmes** et méfiance vis à vis des idéologies. Valorisation du **pragmatisme** et de l'efficacité (avec le risque d'oublier la morale)
- **Hédonisme⁷** : culture du présent et de la jouissance immédiate. Dans un article de 2005, Lipovetsky montre que nous serions passés à **une société « d'hyper consommation » fondée sur l'angoisse**. La consommation n'est plus libératrice mais fondée sur la peur de passer à côté, de n'être pas « dans le coup » (le premier jour des soldes, les ruées hystériques de personnes qui ne sont pas obligatoirement dans le besoin sont significatives).

→ En somme, les individus consomment de plus en plus pour eux-mêmes et moins pour les autres (afin de se différencier ou s'intégrer). Ainsi **la consommation est beaucoup plus dérégulée et changeante** (réduction des modèles de consommation). Cette approche intéressante ne traduit toutefois qu'une part des tendances actuelles :

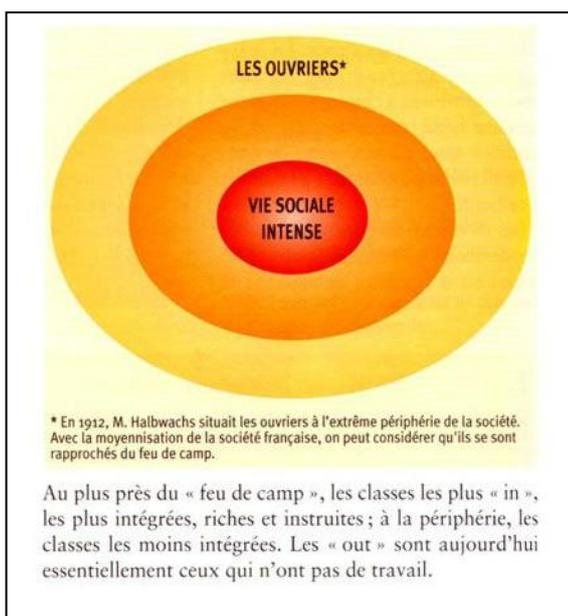
- Les stratégies sociales d'identification et de distinction sont encore importantes et les nouveaux comportements caractérisent surtout des minorités.
- L'individualisme des sociétés post-modernes cache en fait beaucoup d'altruisme⁸ (engagement associatif, importance de la famille et des amis qui apparaît dans toutes les enquêtes sociologiques).

B/ Les différences selon les catégories sociales

1/ Le (s) mode(s) de vie des ouvriers

a/ *Quelques aspects du mode de vie « traditionnel » des ouvriers*

- **Maurice Halbwachs** (1877 et mort à Buchenwald en 1945), collaborateur d'Emile Durkheim, est le premier à montrer **la cohérence de la consommation ouvrière**. Il insiste sur **le rôle intégrateur de cette consommation** et élabore sa **« théorie du feu de camp »** :



La société est représentée comme un ensemble de cercles concentriques emboîtés à partir « d'un noyau central, chaud et vivant ». Chaque cercle représente une classe sociale qui se définit en fonction de la distance qui la sépare du « feu de camp » : ceux qui ont une consommation pleine et diversifiée sont les plus intégrés. Quant à la classe ouvrière, elle est reléguée à la périphérie par ses conditions de travail et son niveau de vie (elle est condamnée à « camper dehors »). Pour M. Halbwachs la consommation peut être expliquée par **deux logiques principales** :

- **Le travail** qui conditionne les besoins (entretien de la force de travail par exemple) et donne les moyens de les satisfaire
- **Les rapports symboliques de distinction et d'identification entre classes** : en consommant, on se conforme à des habitudes de classe et on se détermine socialement par rapport aux autres (intégration / distinction)

⁶ Nicolas Herpin, « Sommes-nous post-modernes ? » article de Sciences Humaines n°73 Juin 1997)

⁷ Gilles Lipovetsky *L'ère du vide – Essai sur l'individualisme contemporain* Folio - Essais 1983

⁸ François de Singly montre dans « Individualisme est un humanisme », Ed. de l'Aube 2005

- Les nombreux sociologues qui ont étudié les modes de vie ouvriers les caractérisent par les points suivants :
 - Sociabilité de voisinage et sens de la solidarité (associations syndicales et politiques mais aussi entraides entre pairs)
 - Importance du logement comme un lieu de création et d'épanouissement s'opposant à l'entreprise.
 - Consommation de nécessité et non de superflu (sauf dans des circonstances exceptionnelles : fêtes etc.).
 - Primat de l'instant (vie « au jour le jour ») sur une vision inter temporelle (peu de sens de l'épargne)
 - Importance de la « reproduction de la force de travail » (pour reprendre un terme marxiste) : nourriture riche qui ne se préoccupe pas de diététique, loisirs dont la fonction principale est le repos etc.

b/ Des éléments d'évolution

- A partir des années 1990, les sociologues notent **une plus grande « familialisation » et « privatisation » du mode de vie ouvrier⁹ au détriment des liens communautaires de classe. Individualisation des comportements** qui a pour origines l'accession à l'habitat individuel, l'évolution des modes d'organisation du travail et la moindre importance des organisations de classe (associations, syndicats, partis).
- **L'attrait de la société de consommation, le développement de la précarisation dans le monde ouvrier** (chômage, déstabilisation de la condition salariale et phénomène des « working poors ») et la fragilisation des institutions ouvrières ont débouché sur **un rejet du monde ouvrier par les jeunes et particulièrement par ceux de familles ouvrières¹⁰**. On assisterait donc au **maintien d'une classe ouvrière qui serait devenue une classe sans conscience de classe**, une « *classe en soi* » (que Marx opposait à la « *classe pour soi* » dans « *Philosophie de la misère* ») et ce malgré l'existence d'un « pôle promotionnel » souligné par Serge Mallet qui reste minoritaire.

2/ Les classes moyennes

Si les transformations de la production sont souvent évoquées (développement de nouvelles catégories de travailleurs comme les cadres, les employés...), c'est l'homogénéisation d'un certain mode de vie moyen qui est la principale justification de leur existence.

- La classe moyenne est composée de **la petite bourgeoisie indépendante** (commerçants, artisans) sous l'entre-deux-guerres mais **se modifie avec l'émergence des salariés non manuels**, entraînant **l'hétérogénéité des catégories intermédiaires** et donc le passage du singulier au pluriel avec **« les classes moyennes » à partir de 1945. Leur situation est intermédiaire** entre les dirigeants et les travailleurs d'exécution. Leurs ressources monétaires sont proches du **revenu médian**.
- Sous les Trente-Glorieuses, outre la démocratisation de l'accès à la santé, à l'éducation et à la culture dans le cadre des Etats-providence, la consommation des classes moyennes a reposé sur **une capacité à s'approprier un mode de vie autrefois réservé à la bourgeoisie**, « le confort » (modernité des intérieurs avec eau courante, eau chaude, salle de bains et toilettes privatives etc.) et les « loisirs » jusque-là réservés à l'élite (tourisme blanc, tourisme balnéaire, théâtre etc.). Mais P. Bourdieu rappelle que **la généralisation n'est pas harmonisation et que des pratiques très différentes, marqueurs d'appartenance sociale**, demeurent dans le vécu de cette consommation qui se ressemble. Les classes moyennes se distinguent cependant par **le « libéralisme culturel » et la défense des intérêts collectifs n'est toutefois pas absente de cette culture**, notamment pour souligner le rejet de certaines valeurs traditionnelles jugées conservatrices de l'élite dominante héritée.

● **Après les Trente-Glorieuses, la crise des « classes moyennes » :**

- Après une période où elles avaient le sentiment qu'elles rattrapaient les classes supérieures, depuis les années 1980 il y a une prise de conscience que les écarts vis à vis de la culture dite consacrée demeurent et même s'accroissent (vacances ou réussite scolaire par exemple)
- Elles sont touchées par la précarisation de l'emploi (y compris dans l'éducation, la santé etc) alors qu'elles étaient les catégories qui avaient le plus profité de la « société salariale ».
- D'une façon générale, elles ont le sentiment qu'elles subissent un processus de « déclassement », qui touche surtout les enfants (ralentissement de « l'ascenseur social »). Eric Maurin insiste sur le fait que plus qu'un

⁹ Olivier Schwartz (*Le monde privé des ouvriers* 1990) et Serge Bosc (*Stratification et classes sociales : la société française en mutations* Armand Colin Circa 2004 PP.148-149)

¹⁰ **Stéphane Beaud et Michel Pialoux** *Retour sur la condition ouvrière* Fayard 1999

« déclassement » réel, elles vivent surtout « *la peur du déclassement* »¹¹. Eric Maurin préfère parler d'**une position de "tremplin" plus que "moyenne"** car si les classes moyennes sont devenues plus nombreuses et plus "centrales", il reste difficile de parler de "moyennisation", car la société reste structurée en positions bien distinctes. S'il ne nie pas qu'il existe une partie de déclassés (40 % des enfants de cadres des années 1960 ont eu un fils employé ou ouvrier malgré des diplômes supérieurs au père), il démontre que l'on n'a pas assisté non plus à un appauvrissement significatif des classes moyennes depuis 30 ans. L'écart de revenu avec les classes supérieures et les classes modestes tend à se maintenir à un niveau constant, voire à se creuser, plus récemment, avec les classes modestes. **Les classes moyennes ne sont pas peuplées de déclassés et restent avant tout un groupe de promotion sociale puisqu'elles sont composées en moyenne de 45% de promus et de 15% de déclassés seulement, ce qui fait d'elles la classe ayant la plus forte mixité sociale.** La notion de déclassement est vue à travers trois aspects : **le déclassement scolaire, le déclassement social et le déclassement résidentiel.** Tout d'abord, il montre que les classes moyennes ont maintenu sur le long terme leur rang dans la compétition scolaire, dans un contexte d'importantes réformes de l'école et de démocratisation scolaire, en poussant leurs enfants à allonger leur scolarité et faire des études supérieures. Il conclut que les classes moyennes d'aujourd'hui, menacées de déclassement dans la compétition scolaire, l'accès à l'emploi ou le statut résidentiel, ont réussi à maintenir leur position sociale en se mobilisant tant sur le plan scolaire que résidentiel.

→ **Ainsi, la « peur du déclassement » est surtout ressentie par les catégories moyennes et supérieures des Français, celles qui « ont le plus à perdre ».** Cette peur du déclassement est **instrumentalisée par les partis politiques** : à gauche, on juge sévèrement un système éducatif qui laisse trop de jeunes sans diplômes, qui serait la cause du déclassement social ; à droite, c'est l'inverse, on souligne un système éducatif au rabais qui entraîne une dévalorisation des diplômes, qui serait la cause du déclassement social. Dans tous les cas, l'ensemble des familles politiques évitent de mettre en avant que cette peur du déclassement social touche surtout les Français les plus favorisés. **Mais cette peur du déclassement social menace le lien social pour plusieurs raisons :**

- elle crée **un climat anxigène au sein des familles.** Les parents versent dans la **surenchère éducative** : choix de l'établissement et recours de plus en plus aux établissements privés ; officines privées (cours particuliers), cours en lignes, achat de produits culturels tous azimuts sans accompagner l'enfant laissé seul face à ces produits « pédagogiques » sur tablette et ordinateur, jouets et activités orientés vers une stratégie de réussite (développement des capacités, socialisation choisie par l'exclusion de certains sports et la prédilection d'autres) ; choix des vacances (séjours linguistiques, séjours à thèmes etc...).

- **Choix du quartier au sein de la ville** pour s'assurer l'accès aux meilleurs établissements, lieux de loisirs (associations de quartiers) etc. **L'école devient le reflet des inégalités sociales et économiques avec des établissements où la mixité sociale, économique et culturelle s'appauvrit.** Il apparaît un sentiment de ghettoïsation pour ceux qui ne peuvent économiquement mettre en place une stratégie de contournement de ces quartiers parfois délaissés par les autorités. **Le déclin de la mixité sociale en milieu scolaire renforce le sentiment d'injustice pour les uns et la peur d'y être confronté pour les autres. Le lien social s'en trouve distendu avec la montée des frustrations et des peurs.**

3/ Les élites

a/ *Qui sont les « élites » de l'après 1945 ? Comment se recrutent-elles ?*

• La Révolution politique et industrielle du XIX^{ème} siècle ont entraîné le passage de sociétés aristocratiques dans lesquelles les élites étaient sélectionnées par leur naissance (« statut social attribué ») à des sociétés démocratiques caractérisées par l'égalité des droits d'acquérir un statut (« statut social acquis ») et particulièrement celui « d'élite ». **Les nouvelles élites sont ainsi sélectionnées par des procédures collectivement admises et transparentes** dont l'objectif est de **trier les individus les plus capables**, qu'elles soient par le marché et surtout par l'Etat (enjeu des fonctionnaires)

• **Après 1945, la sélection des élites en France montre que le système scolaire n'a permis qu'une démocratisation relative :**

- malgré une forte démocratisation de l'université au cours des années 1970, **l'accès aux quatre plus grandes écoles (Polytechnique, Ena, Normale supérieure et HEC) n'est pas plus ouvert aux catégories populaires qu'avant.** Henri Mendras parle de « *tyrannie du diplôme* » et montre que « *la botte* » (les meilleurs des classements) des très grandes écoles (particulièrement l'Ena, polytechnique et Normale sup) ont accès directement aux grands corps d'Etat (l'Inspection des finances par exemple) à partir desquels ils pourront passer à des responsabilités politiques ou économiques (système du « pantouflage »). Pierre Bourdieu parle, de façon provocatrice, de « *noblesse d'Etat* »

¹¹ Conférences d'Eric Maurin : [Rencontre avec Eric Maurin : Classes moyennes et déclassement — Sciences économiques et sociales \(ens-lyon.fr\)](http://www.rencontre-avec-eric-maurin.fr/), 2013.

pour cette catégorie. La situation est très différente dans les autres pays, particulièrement en Allemagne où les dirigeants d'entreprise sont moins liés aux corps d'Etat et où le diplôme initial est moins important.

- Enfin les évolutions technologiques (révolution des NTIC par exemple) et la mondialisation se traduisent par **l'émergence de nouvelles élites** : dirigeants des nouvelles firmes informatiques, des médias, de la finance, du sport etc. qui valorisent leurs capacités à l'échelle mondiale (ils sont au sommet des « *manipulateurs de symboles* » selon R. Reich).

b/ Culture et mode de vie des élites

- Contrairement à la bourgeoisie économique traditionnelle, l'élite se construit sur le mode de l'aristocratie dont elle prend une grande partie des codes et des modes de vie. **Elle est caractérisée par le cumul de toutes les espèces de capital** : économique bien entendu mais aussi social, culturel et symbolique. La catégorie est caractérisée par une **détention de patrimoine immobilier et financier hors du commun**. Mais la richesse personnelle, si elle est essentielle pour entretenir un style de vie exceptionnel, ne doit **pas être affichée trop ostensiblement** sinon on risque d'être considéré comme « un nouveau riche ».

- Le *capital social* défini par **Pierre Bourdieu** comme les « *ressources qui peuvent être réunies, par procuration, à travers des réseaux de relations, plus ou moins nombreuses et plus ou moins riches* » (*Les structures sociales de l'économie*, Seuil 2000 P.12) est essentiel pour que les individus appartiennent à cette classe supérieure. **Sans reconnaissance de ses pairs, il n'y a pas d'intégration à cette classe**. Un énorme travail de gestion et d'entretien des relations est donc effectué : réceptions, fréquentations de lieux réservés (clubs et cercles comme le Jockey club, le cercle du Bois de Boulogne, l'Automobile Club...ou de stations de loisirs comme Saint Tropez, Avoriaz ou Gstaad en Suisse), résidence dans des quartiers isolés des autres catégories etc. **L'important est de rester entre soi** : éducation dans des institutions privées, forte homogamie sociale entretenue par des stratégies familiales (système des rallyes), consommation de différenciation etc. Cette **intraversion** passe par le « *capital symbolique* » (pour P. Bourdieu c'est l'ensemble des « *signes distinctifs et des symboles de pouvoir* », acquis ou hérités par un agent) entretenu par une éducation très contrôlée des enfants, par un strict respect des codes et par des « barrières à l'entrée ».

C/ Les principaux déterminants pour comprendre la consommation et les modes de vie

Par souci de clarté pédagogique, nous allons séparer, même si cela est un peu artificiel, les déterminants économiques et sociaux.

1/ Les approches économiques traditionnelles

a/ Rappels de principaux outils de la microéconomie et de la macroéconomie (voir fiche annexe) :

- Pour la microéconomie : utilité marginale et logique du consommateur ; la sensibilité de la consommation aux prix et aux revenus (élasticité de la demande-prix, élasticité de la demande- revenu, élasticité croisée) ; la loi d'Engel et ses limites

- **Pour la macro** : revenu (Keynes) et « *revenu permanent* » (Friedman) : pour **Keynes**, la consommation est fonction du revenu et suit une « *loi psychologique fondamentale* » : lorsque le revenu augmente, la part consacrée à la consommation diminue. Pour **Milton Friedman**, ce n'est pas le revenu actuel qui détermine la consommation, mais le « *revenu permanent* ».

- Les théories du « *cycle de vie* » (**Modigliani-Brundberg** en 1954 ou **Modigliani-Ando** en 1963) = APPROCHE AUJOURD'HUI UN PEU DEPASSEE !!

- Les mécanismes : la théorie du cycle de vie décrit le comportement de consommation sous un horizon temporel fini. L'agent maintient une consommation constante au cours de sa vie. Pour cela il s'endette (épargne négative) quand il est jeune, épargne à l'âge adulte pour rembourser ses dettes et constituer un patrimoine qu'il consomme en désépargnant quand il est vieux. L'existence d'un patrimoine non nul à la fin de sa vie s'explique par la volonté de laisser un héritage.

- Les limites :

- importance des anticipations et donc d'une approche en termes de **forte rationalité des agents**. Elle suppose aussi **un système financier parfait**, c'est à dire ouvert et dans lequel les agents font une grande confiance. En effet, cette stratégie de très long terme implique que l'épargne et le patrimoine ne perdent pas de leur valeur. Ce raisonnement ne semble pouvoir s'appliquer qu'à des populations possédant des revenus substantiels et constants.

- Quand les personnes sont à la retraite, on constate qu'elles continuent à accumuler de l'épargne en réalisant des placements souvent plus risqués qu'à l'âge mûr car elles ne sont plus contraintes par la limitation du risque (enfants partis et installés ; prêts remboursés ; revenus d'un patrimoine constitué).

b/ Les renouvellements de l'approche économique

● Les nouvelles logiques des consommateurs :

- « *L'effet cliquet* » ou « *effet crémaillère* » de **J.S. Duesenberry** : les habitudes de consommation pèsent sur le niveau de consommation : la consommation augmente moins vite que le revenu lorsque ce dernier progresse ; et surtout la consommation diminue moins vite que le revenu lorsque celui-ci baisse.

- La prise en compte des revenus passés de **T.M. Brown** (1952) : lorsque les revenus baissent, la consommation tend à rester la même car la consommation courante dépend des revenus passés.

- « *La théorie du revenu relatif* » de J.S. Duesenberry (1949) : la consommation d'un ménage dépend de son revenu relatif par rapport à celui du reste de la population. **Si son revenu est plus faible que le revenu moyen, sa propension moyenne à consommer sera plus élevée de façon à se rapprocher du standard de consommation de la population, et inversement.** En outre, la propension à consommer d'un ménage dépend non seulement de son revenu, mais également d'un « **effet de démonstration** » exercé par les ménages des catégories sociales supérieures, qui pousse vers le haut la consommation des catégories inférieures. La proximité sociale des catégories et des catégories supérieures va renforcer le poids du « **revenu relatif** ».

● **Le rôle des offreurs entraîné l'idée de la « filière inversée »** (Galbraith). Vers 1970, il démontre que **les grandes entreprises doivent conditionner la demande** parce qu'elles engagent de lourds investissements qui ne sont rentabilisés qu'à long terme. Elles doivent donc s'assurer de la constance des besoins mais aussi des revenus de la clientèle.

2/ L'action de l'Etat : L'Etat a joué **un rôle essentiel dans la mise en place de la société de consommation fordiste** en assurant des revenus constants à la population et en produisant des biens et services non ou peu marchands souvent très complémentaires des biens et services produits par les entreprises privées : télécommunications, santé, éducation etc. Sa place est donc importante dans le budget des ménages (près d'un quart) et il est possible de prévoir que, sauf changement radical de société, cette part va augmenter avec, notamment, le développement des services à la personne.

3/ Les déterminants plutôt sociaux de la consommation

a/ Les systèmes de valeur : généralisation des valeurs de la société de consommation de masse

● A partir des années 1960, on assiste à l'extension du mode de consommation marchand, des « *normes sociales de consommation* » et du « *standard package* » :

- Le « *standard package* » (**David Riesman**) est l'ensemble de biens et services qui constitue la base du patrimoine de l'Américain moyen. En augmentation régulière, indexé sur le niveau de vie national, c'est un minimum idéal de type statistique, modèle conforme des classes moyennes. C'est une idée en laquelle se résume l'*american way of life*. Le standard package est donc une norme de conformité.

- Les théories de la régulation vont insister sur **l'importance de la normalisation de produits fabriqués en grande quantité**, dont l'obsolescence est programmée et qui impliquent une publicité permanente pour entretenir leur demande. Elles insistent sur **le rôle du crédit** pour que les catégories moyennes et populaires puissent avoir accès à ce « *standard Package* ».

● Cette consommation de masse des Trente Glorieuses va de pair avec une culture de masse que dénonce des auteurs de l'école de Francfort¹², à savoir « *le capitalisme avancé* ». Ces auteurs stigmatisent la « **culture de masse** » qui, par la puissance de ses médias (presse, radio, télévision, publicité), diffuse **des messages « universels » et réducteurs qui uniformisent les individus et font disparaître les cultures et sous cultures particulières** (notamment celle de la classe ouvrière). **Les nouveaux modes de consommation donnent l'illusion d'une société sans classe et sans conflit** (« *image idyllique d'une société communautaire* »), alors que c'est grâce à la consommation des catégories populaires que les entreprises peuvent produire des biens plus élaborés pour les « **classes dominantes** » et entretiennent la domination des uns sur les autres. Pour relativiser ces approches on peut citer **Paul Lazarsfeld** (1901-1976) qui montre, à partir d'enquêtes de terrain, que les médias n'ont qu'une influence indirecte sur les choix des individus. Ils doivent passer par des intermédiaires, des personnes influentes de leurs groupes d'appartenance (membres de la famille, relations professionnelles etc.).

b/ Logiques d'intégration et de distinction sociale

● La consommation comme élément de l'intégration à une groupe :

¹² **Theodor Adorno**, 1903-1969 ; **Herbert Marcuse**, 1898-1978 ; Max Horkheimer, 1895-1973 et Erich Fromm, 1900-1980.

- De la « *upper-upper class* » à la « *lower-lower class* » (**Lloyd Warner**). C'est une approche subjective de la structure sociale en termes de strates. Lloyd Warner étudie, à partir de l'avis de « juges de prestige », une petite ville des EU qu'il nomme Yankee city. **Il classe ainsi les individus en fonction de signes extérieurs de respectabilité qui sont liés au type de personne** (WASP ou non), à leur ancienneté dans la communauté et à leur mode de vie. Les modes de vie sont ici des signes extérieurs d'intégration sociale et culturelle. Cette approche de la structure sociale a été très critiquée car elle se fonde sur l'apparence sans mettre en valeur ce qui est à l'origine des clivages sociaux (origine ethnique, rapports de pouvoir etc)

- **La logique d'intégration-différenciation** : le mode de vie n'est pas uniquement contraint par les conditions de vie (contraintes du travail, du lieu, du climat etc.), **c'est aussi un choix qui permet à l'individu de montrer aux autres qu'il est intégré à une (ou à des) communauté(s)**, qu'il se reconnaît dans la culture sociale d'un groupe, au sens large du mot culture (ensemble de manières d'agir, de penser et de sentir, propre à un groupe et qui le définit en tant que tel selon une définition inspirée de Durkheim). Exemple : la façon de s'habiller, le choix d'un sport ou les formes du langage peuvent être des moyens de revendiquer une appartenance sociale. **Inversement, ces choix servent aussi à se différencier des groupes que l'on veut fuir**. La consommation et le mode de vie sont alors au service d'une logique de distinction et/ou de différenciation.

● **La « consommation signe » : de T. Veblen à Jean Baudrillard**

- **Thorstein Veblen** (1857-1929) : les biens ne sont pas consommés seulement pour eux-mêmes, mais ont une valeur de symbole. Selon Veblen, la consommation dépend moins du niveau de vie que du genre de vie et ce n'est pas l'utilité (utilitarisme) ou la recherche du bonheur (hédonisme) qui expliquent les choix de consommation, mais le **besoin de se différencier socialement**. La consommation ostentatoire est souvent inutile (au sens traditionnel du terme), et même gênante (peu confortable, encombrante etc.), mais elle est un « signe » de distinction (ne pas être comme les autres).

- **Jean Baudrillard** (1930-2007). Il va plus loin en montrant que la consommation est un langage qui permet de se différencier en permanence des catégories inférieures. Elle est constituée d'un ensemble de biens et services qui forme une phrase signifiant « je suis supérieur ». Lorsque les catégories inférieures ont les moyens de consommer ces biens et services, il suffit d'en changer tout en maintenant à la phrase sa signification.

● **Les « habitus de classe » et les « pratiques classantes » (Pierre Bourdieu)**

- P. Bourdieu distingue trois grands types de classes : dominantes (bourgeoisie économique, les moyens et grands patrons de l'industrie et du commerce ; bourgeoisie culturelle, les professeurs du secondaire et du supérieur ; bourgeoisie mixte, les professions libérales, les cadres, les managers), moyennes (employés, techniciens, instituteurs, artisans, petits commerçants) et populaires (ouvriers, employés). **Il va insister sur les « pratiques classantes » : il montre que la consommation n'est jamais neutre socialement et qu'elle classe les individus selon une hiérarchie informelle mais tout à fait réelle. Le goût est contraint**. Le « *goût populaire* » est caractérisé par l'absence de liberté par rapport aux conditions d'existence alors que le « *goût légitime* », celui des catégories supérieures, est le résultat d'un choix, d'une rupture vis à vis de conditions matérielles d'existence. Par exemple, les goûts alimentaires populaires sont tournés vers des aliments riches qui permettent de se reconstruire physiquement alors que les goûts des catégories supérieures privilégient l'exotisme ou la diététique. Au niveau de la « **culture cultivée** » : la différenciation est fondée sur la rareté et la complexité. Les catégories supérieures préfèrent ce qui est moins accessible, quitte à dénigrer leurs choix lorsqu'ils se popularisent. Les manières d'agir, de penser et de sentir font également partie de cette « culture cultivée » : elles sont reconnues socialement comme supérieures à une époque donnée. Enfin, les « classes moyennes » sont quant à elles caractérisées par une « *bonne volonté culturelle* », c'est à dire par une tendance à imiter les classes supérieures, mais sans en avoir véritablement les moyens. Dans « *Où est passée la société ?* » (dossier de la revue « Sciences humaines n°165 novembre 2005) le sociologue anglais **Zygmunt Bauman** montre qu'aujourd'hui **la différenciation** ne passe plus par des « goûts stricts et précis » mais par l'« **ouverture d'esprit** » culturelle : la capacité à comprendre et à apprécier toutes les cultures, « qualité » qui caractérise l'élite culturelle, alors que les autres catégories sont engluées par leurs références culturelles.

-« *L'habitus de classe* » et « *habitus individuel* » : *l'habitus* de classe est « *ce que l'on a acquis et qui s'est incarné de façon durable dans le corps, sous forme de dispositions permanentes* ». Ces « dispositions permanentes » s'incarnent dans **des goûts, des choix, pensées, des pratiques (donc des modes de vie) que nous considérons comme fondamentalement personnelles mais qui sont fortement déterminées socialement. Mais ces modes de vie liés à l'habitus ne sont pas figés, ils évoluent à travers les destins individuels et les parcours sociaux**. *L'habitus individuel* ne se réduit pas à l'habitus de la classe sociale à laquelle appartient (ou a appartenu) le sujet, sans toutefois pouvoir y échapper.

